

Tableau vivant

AVEC UN ROMAN ELLIPTIQUE ET VIRTUOSE, L'ESPAGNOL PABLO MARTÍN SÁNCHEZ RÉINVENTE LE JOUR TROUBLÉ DE SA NAISSANCE. .

Comme beaucoup de ses compatriotes ayant eu 20 ans à la fin du siècle dernier, Pablo Martín Sánchez quitta l'adolescence, un brin effaré. « *Moi et les gens de ma génération, les enfants de la Transition, nous avons grandi heureux dans les années 90, avec l'illusion que cela avait été un chemin de roses, sans violence. Depuis, nous avons découvert les fissures du conte...* » Si Franco est mort en 1975, Pablo Martín Sánchez est né deux ans plus tard, quelque temps avant les premières élections démocratiques. 1977, l'année la plus violente de la Transition ! Elle débute par l'attentat d'Atocha à Madrid où de jeunes franquistes assassinent les membres d'un cabinet d'avocats. Elle sera ponctuée de manifestations et de plus de 4 000 arrestations. Depuis, le natif de Reus en Catalogne multiplie les expériences. Ex-athlète, ex-comédien, il se prend de passion pour Georges Perec et Julio Cortázar. Il découvre l'Oulipo (Ouvroir de littérature Potentielle), présente une thèse « L'Art de combiner des fragments », publie un recueil de nouvelles *Frictions* (La Contre Allée, 2016) et un roman non traduit, *L'Homme qui s'appelait comme moi*.

C'est à la façon d'une mosaïque qu'il construit *L'Instant décisif*. Il fait ainsi parler six personnages dont l'un deux est un chien, un lévrier maltraité et rêveur (Solitario VI), et l'autre un tableau représentant une aristocrate réactionnaire (Maria Dolores Ros de Olano y Figueroa). « *D'où je suis, j'ai vu passer, deux dictatures, une république et cinq pontificats...* » Un tableau a priori ne bouge pas, mais comme une caméra, il peut être déplacé. Il y a aussi une petite fille, Clara. Elle vit avec sa mère, a peur d'être harcelée à l'école par de méchants garçons. Un prof de fac, Gerardo, d'origine chilienne, a eu maille à partir avec les sbires de Pinochet, aussi mystérieux que sa conduite, que fomenta-t-il ? Au cours d'une soirée arrosée, il passe la nuit avec une de ses étudiantes, la

très délurée Carlota. Elle enquête sur les disparitions d'enfants qui ont émaillé la période franquiste. Des enfants de républicains, ravis à leurs parents et adoptés secrètement par des familles du régime. Tout cela se passe à Barcelone, de minuit à minuit. Même si un descendant du personnage du tableau, José Maria Raichy Ros de Olano, homme d'affaires machiste et sans scrupules, se trouve à Rome le temps d'une passe avec une prostituée. Il prendra l'avion et rejoindra la capitale catalane. Si ces protagonistes s'expriment à la première personne, ils donnent des avis contrastés d'un même événement, intime ou historique (les manifestations, la libération des mœurs, les enlèvements, meurtres ou actes terroristes des deux côtés, la préparation des élections...). Est évoquée aussi une autre petite personne que le narrateur tutoie (en italique dans le texte), un bébé. « *Aujourd'hui tu vas naître. Tu ne devrais pas mais tu vas naître. Tu ne devrais pas parce que là, dehors, c'est l'enfer.* » Tous ces personnages très divers finiront par se retrouver dans une unité de lieu, de temps et presque d'action. L'enfant naîtra, changera de maman, faisant échouer une autre tentative d'enlèvement. Même le lévrier, lui aussi ravi aux deux sens du terme y participera.

Pablo Martín Sánchez est le premier écrivain espagnol, et c'est très étonnant, à être coopté par l'Oulipo. Excellent conteur, très fin psychologue, il met en scène des personnages tour à tour attachants, repoussants, austères et fantasques. Il mêle et démêle plusieurs intrigues avec brio, sur fond de fresque historique dont il rend superbement la densité et l'intensité.

Dominique Aussenac

L'Instant décisif, de Pablo Martín Sánchez

Traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu, La Contre Allée, 320 pages, 20 €

LE 28 OCTOBRE de Piero Chiara

Traduit de l'italien par Marie-Françoise Balzan, La Fosse aux ours, 80 pages, 13 €

Condanné à quinze ans de prison en 1943 pour « acte d'hostilité à l'encontre du Parti fasciste italien », Piero Chiara (1913-1976) incarne la résistance à l'oppression. En retirant les portraits du Duce dans le tribunal de Varese où il travaille puis en installant un buste de Mussolini dans le box des accusés, il ridiculise le dictateur. Il partage avec son héros, le jeune Peppino Ballinari, une brève carrière dans le monde judiciaire et un attachement particulier à la ville lombarde de Luino, proche de Varese. L'auteur la décrit avec nostalgie, mais sans concession pour la petite bourgeoisie locale, prompt à collaborer avec le régime. Peppino y mène une vie insouciant, jusqu'à ce qu'il doive quitter précipitamment la bourgade : le point de départ de cette intrigue construite en flash-back. Toute l'intelligence et la puissance du texte, qui a la vivacité d'une nouvelle, tiennent dans le talent de l'auteur à masquer le propos politique derrière une histoire vaudevillesque, sans jamais tomber dans la grivoiserie. Une farce à l'italienne, pleine de soleil, de vieux notables qui se rêvent don Juan et de femmes felliniennes : « *de ces femmes milanaises au visage pâle et aux cheveux noirs, à l'ossature délicate mais aux formes plantureuses* ». Il ne manque plus qu'une touche de patriarcat pour que tous les éléments de la farandole soient en place : « *Son père, en vrai méridional, la tient dans l'ombre, la cache et l'oblige à s'habiller en orpheline* ». Ainsi, ce 28 octobre 1932, qui marque le 10^e anniversaire de la Marche sur Rome de Mussolini, se transforme en épisode tragi-comique, la fin d'une histoire d'amour voluptueuse. Peppino éclipe de belle manière et devant tous ces concitoyens la cérémonie de commémoration organisée par les responsables du parti. Un antifascisme libertin de la part de Chiara, qui atteint son but contestataire tout en sauvant la tête du rebelle. Comme Peppino qui échappe au couperet, Piero Chiara a finalement évité la prison, en partant se réfugier en Suisse.

Franck Mannoni